

## Tertullianus redivivus

A propos de : BARNES (Timothy David). — *Tertullian. A Historical and Literary Study*. — Oxford, Clarendon Press, 1971. — XII-320 pages.

Depuis la thèse de Charles Guignebert, publiée il y a plus de soixante-dix ans, les historiens de l'antiquité n'avaient pas consacré d'étude importante à Tertullien. On ne peut donc que se réjouir d'apprendre, en ouvrant cet élégant volume de la Clarendon Press, que M. Barnes, élève de Sir Ronald Syme et de M. Fergus Millar, s'est proposé de tenter pour cet auteur ce que ses maîtres avaient fait pour Tacite et pour Dion Cassius. Les quatre points de référence par rapport auxquels il entend situer la personne de Tertullien, — l'histoire de l'époque des Sévères, la société provinciale de l'Afrique romaine, la seconde sophistique et le développement du christianisme —, sont en effet essentiels et suscitent de grandes espérances : jamais on n'avait tenté pour Tertullien une recherche aussi nettement « interdisciplinaire ». Si l'on ajoute qu'un grand nombre d'études préparatoires ont montré chez l'auteur un esprit pénétrant et sans respect excessif pour les autorités, qu'il s'agisse de Pères de l'Église ou de professeurs d'université, on se promet une lecture stimulante et peut-être même riche d'émotions fortes.

On n'est pas déçu. La première partie du livre est en effet une attaque en règle de la biographie traditionnelle de Tertullien (exposée au chap. I). Le *De viris illustribus* de Jérôme ne peut rien nous apprendre : il n'a pour ainsi dire pas d'autres sources que les nôtres, c'est-à-dire l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et les œuvres mêmes des écrivains (chap. II). Un examen sans préjugé de ces documents montre que Tertullien n'est pas prêtre (chap. II), ni fils de militaire (chap. III). Il ne s'identifie pas avec le juriste Tertullianus que cite le *Digeste* (chap. IV). Enfin, la chronologie de ses œuvres doit être entièrement refondue : elles se placent toutes entre 196/7 et 212 (chap. V).

Ce terrain une fois déblayé, M. Barnes esquisse une brève vie de Tertullien (chap. VI) et commence aussitôt l'étude d'une série de problèmes historiques, puis littéraires, qui vont lui permettre de cerner peu à peu la personne de son héros. D'abord le développement du christianisme en Afrique, aux origines mal connues et d'extension difficile à déterminer (chap. VII) ; puis le « Sitz im Leben » des chrétiens carthaginois au milieu des païens et des Juifs (chap. VIII) ; les divisions à l'intérieur de la communauté, causées spécialement par le phénomène gnostique (chap. IX) ; l'adhésion de Tertullien à la « nouvelle prophétie » de Montan (chap. X).

On repart dans l'histoire générale avec l'étude de la persécution : M. Barnes montre son caractère local et le rôle prépondérant joué par le gouverneur provincial (chap. XI). Devant cette épreuve, l'attitude des chrétiens a varié : Tertullien commence par tolérer la fuite, et prône ensuite un martyre inconditionnel, que seul le Paraclet permet d'endurer (chap. XII). Enfin deux études plus

centrées sur Tertullien permettent d'évaluer sa culture païenne, où une érudition d'antiquaire s'allie avec une pensée formée par les cadres de la rhétorique (chap. XIII), et sa personnalité littéraire, dans la tradition des sophistes grecs du II<sup>e</sup> siècle et de son compatriote Apulée : il apparaît comme un « sophiste chrétien » qui sait unir à la foi nouvelle l'héritage intellectuel qu'il a reçu de ses pères (chap. XIV).

Ce résumé trop sec ne rend pas compte d'une foule de discussions de détail, où M. Barnes excelle : elles remplissent vingt huit appendices, et plus d'une page dans le corps même des chapitres (ainsi p. 63 sur Scilli ou Scillium). Ces *diuersae quaestiones* traitent à l'occasion de Tertullien, mais elles le débordent largement puisqu'elles vont de Jérôme à la diaspora juive, de l'« archimartyr » Namphamo aux proconsuls d'Afrique. L'exposé lui-même est tout aussi foisonnant : les cercles concentriques que trace M. Barnes l'amènent à étudier les sources du *De uiris illustribus* pour les auteurs occidentaux antérieurs à Constantin (p. 6-10), à traduire intégralement les actes des martyrs scillitains (p. 60-62), à raconter la Passion de Perpétue et Félicité (p. 72-77), à analyser l'attitude de Pierre d'Alexandrie face à la persécution (p. 168-171), à esquisser une histoire de la littérature latine des Antonins jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle (p. 187-195)... Ces promenades ont leur intérêt, mais semblent parfois un peu longues, de même que les analyses faites de tel ou tel traité (p. 113-114, le *De testimonio animae* ; p. 132-135, le *De Corona*, etc.). Après tout, on avait déjà celles de Monceaux, pour ne rien dire des textes mêmes de Tertullien.

M. Barnes aime dire qu'« un doute peut surgir » (cf. p. 46, 197, 258, etc.) ; il m'a semblé intéressant de suivre pas à pas l'une de ses enquêtes, celle qui concerne le père de Tertullien, pour voir si les raisonnements de ce sceptique font disparaître toute incertitude.

D'après les affirmations de Jérôme (*Chronique*, ad annum 208 ; *De uiris*, 53), on pensait que Tertullien était le fils d'un *centurio proconsularis*. M. Barnes constate que le terme est « sans parallèle et impropre » (p. 11), et affirme qu'il provient d'une déduction faite par Jérôme à partir de la leçon erronée — *teste militia patris nostri* —, que la « recensio Fuldensis » offre en *Apologeticum* 9, 2<sup>1</sup>.

Les objections se pressent aussitôt. Faut-il condamner un terme parce que c'est un hapax ? l'exemple de *proculcator*, attesté une seule fois comme terme technique chez Ammien Marcellin, 27, 10, 10 (où l'on corrigeait parfois en *procursator*) et maintenant donné par des dizaines d'ostraka de Bu Njem, invite à plus de prudence. Le terme lui-même est-il d'ailleurs si absurde ? D'après le meilleur connaisseur de l'armée romaine d'Afrique, René Cagnat, il pouvait signifier « soit un centurion de la cohorte urbaine détachée à Carthage, soit un personnage de l'*officium* ayant le titre de centurion, titre non officiel mais employé dans le langage courant » (opinion rapportée par P. de LABRIOLLE, *Histoire de la littérature latine chrétienne*<sup>6</sup>, t. I, Paris, 1947, p. 101).

Admettons un instant que Jérôme ait puisé ce renseignement à la « recensio Fuldensis » ; il faut encore prouver que cette variante ne remonte pas à l'auteur et que le texte de la vulgate (*militia patriae nostrae*) est le seul bon<sup>2</sup>. Il est

1. Pour plus de clarté, je reproduis ici tout le passage, en indiquant entre crochets droits la leçon du *Fuldensis* (Φ).

Infantes penes Africam Saturno immolabantur palam usque ad proconsulatum Tiberii, qui eosdem [ipsos Φ] sacerdotes in eisdem arboribus templi sui obumbratricibus scelerum uotiuis crucibus [uluos add. Φ] exposuit, teste militia patriae nostrae [patris nostri Φ], quae id [ad Φ] ipsum munus illi proconsuli functa est.

Φ semble bien avoir eu lui aussi *munus* et non *manus* ; cf. P. FRASSINETTI, *Nuovi studi sul testo dell' « Apologeticum »*, dans *Rend. Ist. Lombardo*, 91, 1957, p. 107, n. 18.

2. Les problèmes que pose la tradition manuscrite de l'*Apologeticum* sont exposés très lucidement dans l'appendice 3, p. 239-241. — On notera en passant que la ques-

entendu que le *codex Fuldensis* offre souvent de mauvaises leçons, par exemple dans le passage cité le banal *ipsos* au lieu du *eosdem* caractéristique du style tertullianéen (cf. G. THÖRNELL, *Studia Tertulliana*, t. 2, Uppsala, 1921, p. 3), et que Jérôme pouvait les connaître.

L'indication chronologique qui devrait être décisive — *usque ad proconsulatum Tiberii* —, fait malheureusement difficulté, puisque ni Tibère ni, à notre connaissance, aucun Tiberius n'ont été proconsuls d'Afrique. Le nom semble donc corrompu et les conjectures ont fleuri : M. Barnes aurait pu citer aussi *Trebbii* (FRASSINETTI, *op. cit.* [II, 1], p. 31) ou l'ingénieur *Hiberi* proposé par J. Morris (cf. Benedictus Thomae [Bengt Thomasson], *Praesides provinciarum Africae*, dans *Opuscula Romana*, 7, 1969, p. 178). La correction qu'il suggère lui-même, *Blaesi*, n'est pas très convaincante<sup>3</sup> ; il a en revanche développé de forts arguments archéologiques et historiques pour prouver que les sacrifices humains ont été officiellement interdits en Afrique dès la première moitié du premier siècle de notre ère. On lui accordera donc que le père de Tertullien n'a rien eu à y voir, et qu'il faut par suite lire *patriae nostrae*.

Cela dit, pouvons-nous assurer que Jérôme se trompe et nous trompe en le qualifiant de *centurio proconsularis* ? Ce titre devait l'avoir frappé puisque, dès 380, il l'enchaîne dans la *Chronique* (ad annum 208 : *Tertullianus Afer, centurionis proconsularis filius, omnium ecclesiarum sermone celebratur*). Est-il inconcevable qu'il l'ait rencontré dans une de ces œuvres de Tertullien perdues aujourd'hui, mais qu'on lisait encore au IV<sup>e</sup> siècle, et même bien plus tard si la table de l'*Agobardinus* correspond à un corpus réel ? Ce genre de raisonnement, auquel M. Barnes est bien obligé de se plier à l'occasion (cf. p. 10 à propos des lettres de Lactance, p. 250-253 à propos de l'*Ad amicum philosophum*) inviterait peut-être à modérer certaines attaques contre la crédibilité de Jérôme.

On peut enfin se demander si l'affaire a une portée autre que méthodologique. Quel savant sérieux s'est penché sur l'« importante influence » que l'idéal militaire aurait exercée sur la théologie de Tertullien ? On mentionne simplement la profession de son père<sup>4</sup>, et on n'en tire pas, comme dans le cas d'Aristote, « platonicien doublé d'un Asclépiade », des déductions profondes et sans doute exagérées. La vulgate biographique contre laquelle M. Barnes s'acharne se retrouve en effet dans une série de manuels et d'encyclopédies, auxquels on aurait pu ajouter le curieux ouvrage de D. R. RUNES, *Pictorial History of Philosophy* (New York, 1959, p. 117) : est-elle beaucoup plus importante que le portrait auquel elle sert de légende ?

On voit par cet exemple que les raisonnements ingénieux de M. Barnes n'entraînent pas toujours la conviction, car un certain nombre de grains de sable viennent gêner leur déroulement. Ce sont de telles difficultés que nous voudrions maintenant relever, sans nous interdire de signaler à l'occasion l'une ou l'autre des découvertes de l'auteur.

P. 22-29 : Tertullien ne s'identifie pas avec le juriste Tertullianus.

L'auteur aurait dû discuter la position nuancée de W. WALDSTEIN, *Untersuchungen zum römischen Begnadigungsrecht. Abolitio — indulgentia — uenia*,

---

tion des variantes d'auteur chez Longus a rebondi depuis l'article de M. D. REEVE (*Proc. Camb. Phil. Soc.*, 15 [195], 1969, p. 75-85) ; voir la réplique de D. C. C. YOUNG, *ibidem*, 17 [197], 1971, p. 99-107.

3. Même si Q. Iunius Blaesus a été proconsul en 21-23 de notre ère (cf. THOMASSON, *op. cit.*, p. 166). Les deux autres conjectures supposent des fautes beaucoup mieux explicables paléographiquement, mais ni un Trebbius ni un Hiberus ne sont attestés parmi les proconsuls d'Afrique.

4. Ainsi fait Harnack dans son ouvrage consacré pourtant à *Militia Christi* (Tübingen, 1905, p. 32 et 76).

Innsbruck, 1964, p. 145, n. 6. On notera aussi la sage réflexion d'A. Beck dans la préface à la nouvelle édition de *Römisches Recht bei Tertullian und Cyprian*, Aalen, 1967, p. XI : cette question n'a qu'une importance secondaire lorsqu'on s'interroge sur l'influence exercée par le droit romain sur la pensée de Tertullien. L'important, c'est de voir qu'il procède non comme un juriste, mais comme un avocat ; les pages que J. Lortz a écrites sur ce sujet gardent toute leur valeur (*Tertullian als Apologet*, t. 2, Münster in Westfalen, 1928, p. 221-232).

P. 38-41 : renvois de Tertullien à ses œuvres antérieures.

Ce critère n'a pas de valeur chronologique si les renvois ont été introduits après coup, par exemple lors d'une « édition » de plusieurs traités. Cette possibilité devait au moins être envisagée ; cf. R. BRAUN, *Deus Christianorum*, Paris, 1962, p. 564.

P. 43-44 : indices de montanisme.

Les critères relevés semblent probants, mais sont-ils les seuls ? Le *De paenitentia* admet une chance de salut pour le pécheur, l'exomologèse, tandis que le *De pudicitia* considère l'adultère, l'homicide et l'idolâtrie comme des péchés irrémédiables. Si l'on considère que ce changement d'opinion est dû à l'influence du montanisme, on aura tendance à vieillir le *De idololatria* où il n'y a aucune planche de salut pour l'idolâtre (24, 1) et où l'Église est présentée comme une assemblée de saints (24, 4) ; voir sur ces passages, d'ailleurs controversés, H. RAENER, *Symbole der Kirche. Die Ekklesiologie der Väter*, Salzbourg, 1964, p. 445 et 540.

P. 49-54 : datation d'après des critères stylistiques.

Les statistiques de G. Säflund, auxquelles M. Barnes accorde tout de même grand crédit, n'ont pas tellement convaincu les littéraires. En particulier, la séparation des deux livres du *De cultu feminarum* n'est pas aussi évidente qu'il est dit p. 51. Il fallait en tout cas discuter les arguments de R. BRAUN, *Le problème des deux livres du « De cultu feminarum »*, dans *Studia Patristica*, 7 (T. U., t. 92, 1966), p. 133-142 ; cf. aussi l'édition de Mme Turcan, Paris, 1971, p. 20-27.

P. 51 : il ne subsiste aucun manuscrit du *De ieiunio* et du *De pudicitia*.

Le *Vaticanus Ottobonianus latinus* 25, connu depuis 1951, contient de larges extraits du deuxième de ces traités ; il a d'ailleurs été utilisé par Dom E. Dekkers pour son édition du *Corpus Christianorum*.

P. 51-52 : place de l'*Ad Scapulam* dans l'œuvre de Tertullien.

M. Barnes affirme, avec prudence d'ailleurs, qu'il doit s'agir de la dernière œuvre de Tertullien. N'est-il pas admirable que ce soit justement la dernière datée ? Le doute est permis, pourrions-nous dire en reprenant une argumentation développée p. 46 à propos du premier livre de l'*Aduersus Marcionem*.

P. 90 : les chrétiens ordinaires de Carthage formaient un groupe facile à définir et à reconnaître.

On notera tout de même ces affirmations qui s'adressent à des publics très différents : *non quasi aliquid illic pati possis ab hominibus : nemo te cognoscit Christianum* (*Spect.* 27, 2, à un chrétien qui fréquente les spectacles), et : *singuli forte noti magis quam omnes nec aliunde noscibiles quam de emendatione uitiorum pristinorum* (*Scap.* 2, 10, au proconsul d'Afrique).

P. 92 : Tertullien ignore presque tout des Juifs contemporains.

Je me demande si la description des prières juives *omissis templis per omne litus quocumque in aperto* (*Iei.* 16, 6) ne repose pas sur une observation directe (faut-il faire un rapprochement avec la Mišna, *Ta'anit*, 2, 1 ?). Une note suggestive de W. HORBURY, *Tertullian on the Jews in the light of De spectaculis xxx*, 5-6, dans *J. Th. St.*, N.S. 23, 1972, p. 455-459, montre que notre auteur était

très vraisemblablement au courant de la polémique antichrétienne courante chez les Juifs du temps. Il me semble que le dossier « Tertullien et le judaïsme carthaginois » mérite d'être encore étudié.

P. 93 : « Tertullien croyait que la force pouvait être légitimement employée pour contraindre les hérétiques, — et peut-être d'autres ».

Le texte invoqué, *Scorp.* 2, 1 : *duritia vincenda est, non suadenda*, ne légitime aucun emploi du bras séculier. Tertullien dit simplement qu'il faut prêcher la nécessité du martyre avant de faire valoir son utilité ; on doit amener l'hérétique à se plier devant la volonté de Dieu, et non le persuader par des calculs d'intérêt.

P. 95 : l'emploi de *Ps.* 1, 1 pour interdire les spectacles n'est pas sophistique.

Tertullien en est moins assuré puisqu'il se hâte de passer au terrain plus solide de l'engagement baptismal ; *Spect.* 4, 1 : *ne quis argumentari nos putet, ad principalem auctoritatem conuertar ipsius signaculi nostri. Argumentari* a ici la valeur d'*argutari* ; cf. *Prax.* 26, 3 : *uolent et hic quidem argumentari, sed ueritas praeualebit* (*Th. L. L.*, t. 2, c. 541, l. 13 et ss.).

P. 95 : Tertullien a réalisé que l'argument tiré de l'idolâtrie ne convaincrait pas tout le monde.

Le fait de traiter *ex abundantia* (*Spect.* 14, 1) un problème théoriquement résolu est une caractéristique de son argumentation (cf. *Ux.* I, 8, 5 ; *Marc.* III, 1, 1 ; 7, 1 ; IV, 38,7 etc. ; le procédé est bien expliqué en *Pud.* 7, 13). Cela n'empêche pas que les chapitres 4-13 forment le cœur du traité ; leurs arguments sont d'ailleurs repris à la conclusion (24, 2-3).

D'une façon plus générale, les plans très détaillés que P. G. van der Nat a dressés pour le *De spectaculis* (*Vig. Christ.*, 18, 1964, p. 129-143) et le *De idololatria* (dans son édition, Leyde, 1960, p. 7\*-10\*) ne permettent absolument pas de dire que ces traités ont une structure « décousue et mal organisée » (p. 101).

Tertullien lui-même ne devait pas être trop mécontent de sa description de l'*uniuersa series humanae superstitionis* (*Idol.* 12, 5, annonçant *Idol.* 13-23), puisqu'il en répète le plan dans un passage du *De pudicitia* (7, 15) :

Perit igitur et fidelis elapsus in spectaculorum quadrigarum furoris et gladiatorii cruoris et scaenicae foeditatis et xysticae uanitatis (cf. 13, 1), in lusum, in conuiuia saecularis sollemnitatis (cf. 13-15), si in officium, in ministerium alienae idololatriae aliquas artes adhibuit (cf. 16-19) aut incuriosius in uerbum ancipitis negationis aut blasphemiae impigit (cf. 20-23).

P. 96, n. 1 : le texte correct de *Spect.* 25, 5 est εἰς ἀπ' αἰῶνος.

M. Barnes semble le premier tertullianiste à signaler cette correction palmaire de L. ROBERT, *Études épigraphiques et philologiques*, Paris, 1938, p. 108-111.

P. 100, et n. 5 : dans le *De idololatria*, Tertullien met l'accent sur le vœu baptismal.

M. Barnes paraît presque croire que c'est là un indice qui permettrait de placer ce traité peu après la conversion, mais note tout de même qu'il reparaît dans le *De corona* plus tardif. En fait, la renonciation « à Satan, à sa pompe et à ses anges » revêt une importance fondamentale pour Tertullien et revient dès qu'il s'agit d'éviter un compromis avec le siècle ; cf. *Cult.* I, 2, 4 ou *An.* 35, 3.

P. 121 et 279-280 : la *Caina haeresis*.

Il faut distinguer deux problèmes, le nom de l'hérésie et sa diffusion à Carthage. L'apparat des éditions critiques à *Bapt.* 1, 2 et *Praescr.* 33, 10 montrent que les manuscrits et les éditions anciennes donnent *Gaiana* (leçon la mieux attestée), *Cainana*, *canina* et même *eiana*. *Caina* est une correction proposée

par Harnack, dans son article *Tertullian in der Litteratur der alten Kirche*, *Sb. Berlin*, 1895, p. 570, n. 1, d'après Jérôme, *Epist.* 69, 1. Cela dit, la disparition d'un hérétique Gaius n'empêche pas de croire que l'hérésie caïnite ait suscité un « intérêt local » (cf. HARNACK, *Tertullians Bibliothek christlicher Schriften*, *ibidem*, 1914, p. 323, n. 1) : l'attaque menée contre le baptême par « une vipère des plus venimeuses arrivée ici depuis peu » (*Bapt.* 1, 2) était assez dangereuse pour mériter une réfutation détaillée.

Quant au passage de *Val.* 32, 4, très bien expliqué par Beatus Rhenanus dès 1539, il ne fait pas allusion à des hérésiarques Marcus et Gaius. Tertullien désigne ainsi des personnages quelconques, pris à titre d'exemples ; cf. pour l'emploi de Gaius, *Nat.* I, 4, 8 ; *Apol.* 3, 1 ; 48, 1 ; pour celui de Marcus, *Idol.* 20, 2 ; plus généralement, S. LANCEL, *Monsieur Dupont, en latin, dans Hommages à Jean Bayet*, Bruxelles, 1964, p. 355-364.

P. 139 : traduction de *Cast.* 10, 5.

Le texte traduit est le traditionnel *purificantia concordat*. L'édition Kroy-mann (texte de référence d'après la bibliographie, p. 288) introduit dans le texte la conjecture *cum cor dat*.

P. 144 : le proconsul Vespronius Candidus.

M. Barnes attache une importance extrême aux questions de prosopographie (au point que son excellent index constitue un petit bottin de l'histoire ecclésiastique préconstantinienne). Il aurait donc dû signaler qu'une inscription de Lambèse donne tous les noms de ce personnage : L. Vespronius Candidus Sallustius Sabinianus (*Bull. Arch. Algérienne*, 2, 1966-67, p. 162 = *A. Ép.*, 1967, n° 575).

P. 174 : la citation *Sophia... iugulavit filios suos* en *Scorp* 7, 1.

La question a progressé depuis l'étude d'A. Vaccari dans ses *Scritti di rudi-zione e di filologia*, t. 2, Rome, 1958, p. 7-11. J. B. Bauer a montré que la citation provient bien de *Prov.* 9, 2 et non de *Sir.* 4, 11-13 (*Drei cruces, Bibl. Zeitschrift*. N.F. 9, 1965, p. 85-89, repris dans ses *Scholia biblica et patristica*, Graz, 1972, p. 83-87). Les libertés que Tertullien prend avec le texte biblique s'expliquent si l'on admet avec T.P. O'Malley, *Tertullian and the Bible*, Nimègue, 1967, p. 15-16, que sa citation contient déjà une interprétation du texte, appliqué au Christ et aux chrétiens.

P. 176 : dans le *Scorpiace*, la fuite devant la persécution est considérée comme légitime.

Tertullien venait de dire que certains chrétiens ont péri par le feu, le glaive ou les bêtes sauvages, et que d'autres meurent de faim dans les prisons. Il continue : *nos ipsi, ut lepores, destinata uenatio, de longinquo obsidemur et haeretici ex more grassantur* (*Scorp.* 1, 11). D'après M. Barnes, la comparaison implique que, « tel un lièvre, il essaie de s'enfuir ». Il me semble au contraire que c'est l'idée d'encerclement qui prédomine, comme dans *Apol.* 7, 4 : *cottidie obsidemur, cottidie prodimur, etc.* (cf. *Nat.* I, 7, 19). Les chrétiens sont prisonniers comme ces lièvres dont la chasse amusera le public de l'amphithéâtre (sur cet usage cf. Ovide, *Fastes*, 5, 371-2, à propos des Florales : *Cur tibi pro Libycis clauduntur rete laenis [inbelles capreae sollicitusque lepus]*). On ne peut déduire de ce passage qu'il y a une opposition de doctrine entre le *Scorpiace* et le *De fuga in persecutione*, ni par conséquent en tirer le moindre indice chronologique (comme le fait M. Barnes dans son article *Tertullian's « Scorpiace »*, dans *J. Th. St.*, N.S. 20, 1969, p. 118-9).

P. 196 : « les élèves de Phosphorus se récriaient d'admiration devant sa technique » (*Val.* 8, 3).

Les applaudissements étaient ironiques, s'il faut en croire l'interprétation pénétrante de F. J. DÖLGER, *Der Rhetor Phosphorus von Karthago und seine Stilübung über den tapferen Mann, Antike und Christentum*, 5, 1936, p. 272-4.

P. 196-206 : lectures profanes de Tertullien.

M. Barnes s'attache à montrer que Tertullien connaît directement des écrivains peu lus à l'époque, comme Hérodote, Plinius le Jeune, Tacite et Juvénal, ce qui lui permet de souligner la vaste culture de notre auteur. Elle serait évidemment beaucoup moins spectaculaire si elle était puisée à des digests ou à des morceaux choisis et M. Barnes déploie beaucoup d'ingéniosité pour montrer qu'il y a eu emprunt direct. Un de ses procédés favoris est de mettre en valeur une petite divergence entre le texte et sa source supposée : elle serait due à un trou de mémoire de Tertullien, — *modicae memoriae homo...* (*Idol.* 4, 5) —, et le recours à l'original se trouverait ainsi démontré (exemples : p. 199, Hérodote ; p. 19 et 202, Tacite ; p. 203, Juvénal). Encore faut-il que la source soit incontestable, sinon il sera peut-être plus économique d'aller la chercher ailleurs. Ainsi les *centenariae rosae* du jardin de Midas (*Cor.* 14, 4) peuvent venir d'Hérodote VIII, 138, où elles n'ont que soixante pétales, mais après tout, Tertullien connaît bien l'*Histoire naturelle* de Plinius, où il est question de la *rosa centifolia* du Pangée (21, 17). Midas n'apparaît pas dans le passage, mais, pour le retrouver, faut-il remonter jusqu'à Hérodote ou à Nicandre (cité par Athénée, XV, 683 b) ? La légende de ce roi fameux par son or, ses roses et ses oreilles d'âne n'est-elle pas inscrite en filigrane dans *L'Âne d'Or* (cf. J. N. SVORONOS, *L'hellénisme primitif de la Macédoine...*, *Journal Int. d'Arch. Numism.*, 18-19, 1919, p. 179-181) ?

D'autre part, il me semblerait aussi utile d'étudier les citations que Tertullien fait d'auteurs plus classiques (elles sont commodément rassemblées dans W. KRAUSE, *Die Stellung der frühchristlichen Autoren zur heidnischen Literatur*, Vienne, 1958) ; témoignent-elles d'une connaissance étendue disons de l'*Énéide*, ou butte-t-on sans cesse sur les mêmes passages ?

P. 206-208 : plan du *De anima*.

M. Barnes analyse cette œuvre comme un discours et la divise ingénieusement en exorde, *narratio*, *propositio*, *amplificatio* et péroraison. Ce découpage me paraît un peu artificiel, dans la mesure où Tertullien suit un cadre scolaire, — nature de l'âme, origine, sort de l'âme incarnée, eschatologie —, qu'on retrouve en partie ou en entier dans des œuvres comme les *Placita* d'Aetius, le *Didaskalikos* d'Albinus et le *περὶ Ψυχῆς* de Jamblique ; cf. A.-J. FESTUGIÈRE, *La composition et l'esprit du « De anima » de Tertullien*, dans *Rev. Sc. Phil. et Théol.*, 33, 1949, p. 129-161 (article repris en partie dans *La révélation d'Hermès Trismégiste*, t. III, Paris, 1953, p. 1-15). Une analyse rhétorique du *De anima* reste très souhaitable, mais elle ne semble légitime que si elle part de cette donnée de fait.

P. 220 : « Tertullien considère plaisamment la possibilité que le Dieu valentinien habite des combles dans les Iles des Bienheureux ».

Il vaut peut-être la peine de rappeler qu'en *Val.* 7, 3, Tertullien développe une comparaison, plaisante en effet, entre le système valentinien et l'*Insula Felicula*, c'est-à-dire selon toute vraisemblance l'*Insula Felicles* signalée dans la Regio IX, sans doute une sorte de gratte-ciel (cf. S. B. PLATNER, Th. AASHBY, *A Topographical Dictionary of Ancient Rome*, Oxford, 1929, p. 281). Le passage est commenté avec esprit par J. Carcopino dans *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'empire*, Paris, 1939, p. 41.

P. 250 : *Iud.* 9, 12 mentionne la division de la Syrie faite par Septime-Sévère en 194.

Le même événement semble mentionné dans le *Dialogue avec Tryphon*, 78, 10. Comme Justin est mort bien avant 194, il y a là un problème qu'il valait sans doute la peine d'évoquer (cf. H. Tränkle, éd. de l'*Adv. Iud.*, Wiesbaden, 1964, p. LX, n. 2).

P. 253 : le *De ecstasi* et les œuvres grecques de Tertullien.

On admettra volontiers que ce traité était écrit en latin et non en grec. L'origine de l'erreur, commise d'abord par J. de Pamèle dans son édition de 1584 (p. 1114-5), est d'avoir prêté foi au texte du *De uiris illustribus*, chap. 40, tel qu'on le trouve dans la tradition imprimée au moins jusqu'à la Patrologie latine : *Tertullianus sex uoluminibus aduersus Ecclesiam editis quae scripsit περὶ ἑκστάσεως*. Les éditions de Herding (Leipzig, 1879) et de Richardson (*T.U.*, t. 14, 1 a ; Leipzig, 1896) donneront *de ἑκστάσει*.

En revanche, il me semble justifié de soutenir contre M. Barnes (p. 253, n. 6) que Didyme l'Aveugle s'est inspiré du *De baptismo* ; cf. les analyses un peu diffuses de C. VONA, *Consonanze ed echi del De baptismo di Tertulliano nella letteratura dell' evo patristico*, Rome, 1967, et surtout l'étude prudente de Th. SCHERMAN, *Lateinische Parallelen zu Didymus*, dans *Römische Quartalschrift*, 16, 1902, p. 233-239.

P. 266-267 : Rufinus, proconsul d'Afrique *Plautiano et Geta consulibus* (203).

On accordera à M. Barnes que ce Rufinus, mentionné uniquement dans des martyrologes médiévaux, aurait bien besoin d'être attesté par une inscription. Toutefois, il faut, je crois, faire ici deux remarques de méthode.

1. il est assez oiseux d'instruire le procès d'Adon de Vienne, puisque dans le cas présent nous connaissons sa source, le martyrologe lyonnais conservé dans le *Parisinus latinus* 3879 (la notice de Sainte Guddène, qui aurait subi le martyre sous le proconsulat de ce Rufinus, a été publiée dans H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques du moyen âge*, Paris, 1908, p. 174). C'est ce document dont on devait étudier la valeur historique.

2. la seule innovation d'Adon, c'est de transporter le martyre de Guddène du 27 juin au 18 juillet. La première date est garantie par l'accord du martyrologe lyonnais, du martyrologe hiéronymien (s'il faut bien lire *< in Africa > Giddini* ; cf. H. DELEHAYE, *AA. SS.*, Nov. II, 2, Bruxelles, 1931, p. 338-9) et d'un sermon de S. Augustin *in natali martyris Guddentis* (294 ; *P.L.*, t. 38, c. 1335). Le 7 mars 203, date la plus probable pour le martyre de Perpétue, c'est le procureur Hilarianus qui exerçait le *ius gladii*. Le nouveau proconsul, son successeur, serait donc entré en fonctions avant le 26 juin, ce qui nous amènerait à abandonner la théorie de M. Barnes suivant laquelle, en Afrique, l'année proconsulaire commençait le 1<sup>er</sup> juillet (ou à repousser au 7 mars 204 la mort de Perpétue).

P. 277 : citation de Saint Paul dans les *Acta Scillitanorum*.

C'est une jolie découverte que d'avoir repéré une citation de I *Tim.* 6, 16 dans les paroles de Speratus : *illi Deo seruiò quem nemo hominum uidit nec uidere his oculis potest*. Mais si les mots *his oculis* n'apparaissent en effet que chez un Africain, *Quodvultdeus* (*Sermo* III, 3 [*Clavis* 403] ; *P.L.* t. 40, c. 662), l'idée se retrouve ailleurs ; cf. Nicétas de Rémésiana, *Libellus quintus de symbolo*, 2 : *deum inuisibilem quem nullus carnis oculus uidere sufficit* (p. 39, 19 Burn), Prudence, *Peristephanon*, 10, 314 : *nec comprehendi uisibus nostris ualet* (citations aimablement communiquées par le Vetus Latina Institut de Beuron).

P. 283 : présence des Juifs en Gaule.

Il fallait tenir compte des documents archéologiques rassemblés par B. Blumenkranz, *Les premières implantations des Juifs en France : du I<sup>er</sup> au début du V<sup>e</sup> siècle*, dans les *C.R.A.I.*, 1969, p. 162-174.

Ces notes de lecture permettent de reconnaître les qualités et les défauts du travail de M. Barnes : des raisonnements pénétrants, mais qui ne sont pas toujours décisifs, parce que trop rapides ou mal fondés ; une information bibliographique parfois très riche, mais déparée à l'occasion par des lacunes regretta-



bles ; une lecture étendue de Tertullien, mais surtout en traduction anglaise, à ce qu'il semble, — or une bonne pratique du latin tardif est indispensable lorsqu'on tente une étude littéraire, et même historique, d'un auteur si difficile.

On s'expliquera donc que ce livre nous semble de qualité inégale. L'effort très réel et très louable qu'a fait l'auteur pour ne pas se contenter d'évidences trop faciles a plus ou moins bien réussi. Son système chronologique, par exemple, me semble aussi peu convaincant que les précédents, et son appréciation de la culture païenne de Tertullien pourrait recevoir bien des retouches et des compléments. En revanche, l'idée de dépasser le « mur » que constitue l'histoire ecclésiastique écrite et interprétée par Eusèbe s'est révélée séduisante et féconde. Le chapitre sur la persécution aide à mieux comprendre la vie précaire des premiers chrétiens, et fait justice du mythe qui opposait les bons empereurs prochrétiens aux méchants persécuteurs. De même, la constatation que des martyres montanistes comme Perpétue et Félicité ont été unanimement vénérées dans l'église d'Afrique, permet d'intéressantes remarques sur ce qu'était l'« orthodoxie » dans la communauté carthaginoise au début du III<sup>e</sup> siècle.

L'autre grand mérite de M. Barnes est d'avoir tenté un portrait de l'auteur Tertullien. On aurait pu essayer d'autres voies d'approche, par exemple développer une comparaison entre art et littérature, et voir si le « baroque sévérien »<sup>5</sup> permet d'expliquer certains aspects de l'écrivain carthaginois. Les sophistes du II<sup>e</sup> siècle offrent sûrement un terrain plus solide, et l'idée de voir en Tertullien un de leurs héritiers explique assez bien sa place originale dans la littérature latine chrétienne, avant tant de pasteurs et de docteurs. Toutefois il ne faudrait pas oublier que cette importante personnalité provinciale, ce digne successeur d'Aelius Aristide et d'Apulée, est aussi et avant tout un des penseurs les plus provocants de l'antiquité chrétienne. Pour cerner tout à fait sa personnalité, il aurait fallu un troisième volet, théologique, à cette étude historique et littéraire. Ce que nous avons ici est déjà fort important : remercions M. Barnes de nous avoir donné un livre qui devrait gagner un large public à l'histoire ecclésiastique et entraîner les spécialistes dans une longue suite de découvertes, de réflexions et de réfutations.

Pierre PETTMENGIN

---

5. On se reportera aux intéressantes notations de G. Charles-Picard dans sa *Civilisation de l'Afrique romaine*, Paris, 1959 (qui semble ignorée de M. Barnes).